

SOPHIE LÉTOURNEAU

# CHANSON FRANÇAISE

---

*roman*



LE QUARTANIER

L'auteure tient à remercier le Conseil des arts  
et des lettres du Québec (CALQ) pour l'aide financière octroyée.

Le Quartanier remercie de leur soutien financier  
le Conseil des Arts du Canada  
et la Société de développement des entreprises  
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l'aide financière  
du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada  
pour ses activités d'édition.

—

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

—

© Sophie Létourneau et Le Quartanier, 2013

Dépôt légal, 2013  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-89698-084-0

À W.A.

*Rendez-vous au Waldorf Astoria*

*Béatrice*

Sur la rue Rachel, tu fonçais, tête penchée derrière ta frange coupée court. À vélo, tu voulais aller vite. C'était oublier tes pneus dégonflés par l'hiver. Au feu rouge, tu as posé les pieds sur l'asphalte et tu as replacé ton capuchon sur ta tête. Dans l'attente, tu as plongé la main dans le cageot de lait fixé derrière ton siège comme pour t'assurer que tout était en place. Tu n'avais pourtant rien laissé, ni sac à dos ni sac d'épicerie. Tu as tâté le vide comme on cherche un objet perdu pour trouver son absence. Vert, tu t'es donné l'élan d'un coup de pédales et tu es repartie, ta force contre le vent.

Tu venais d'emménager sur la rue Christophe-Colomb, dans un grand appartement que tu partageais avec deux filles de ton programme. À ton arrivée, les murs étaient peints de couleurs vives, les moulures contrastant. Dans le salon, Amélie Poulain faisait figure de Joconde. Le garçon à qui tu prenais la chambre t'avait laissé son drapeau du Québec et sa collection de

bouteilles de bière, que tu as mises, une à une, dans le bac de récupération. Au fond de ta garde-robe, tu as empilé cotons ouatés, t-shirts usés, jeans échevelés et Converse trouées. Dans le tiroir de ta commode, tu as jeté tes sous-vêtements blancs. Tu as installé ton matelas au sol, tu t'es laissée tomber et tu as souri : tu n'habitais plus chez tes parents. Pour toi, la vie commençait. Tu avais dix-neuf ans.

Ta sœur, pourtant plus vieille, commencerait ses études en même temps que toi. L'été suivant le cégep, elle était partie faire les vendanges, mais ne s'était, en fait, arrêtée en France que le temps de prendre sa correspondance vers l'Asie. Quand il avait su, votre père s'était emporté. Elle le faisait exprès, Véro dépassait toujours les limites. Votre mère n'avait rien ajouté. Pendant deux ans, vous n'aviez reçu d'elle qu'une photographie sur laquelle on la voyait devant une yourte et trois chevaux paissant. Véro était assise à l'indienne dans une robe noire, col Mao, ceinturée à la taille. Noué en turban, un foulard rouge filé d'or cachait ses cheveux longs. Près d'une cafetière en fer-blanc, vous avez reconnu sa grande besace. Son visage, on ne le distinguait pas, tant le photographe se tenait à distance. Mais on voyait très bien le vert des montagnes de Mongolie derrière. Ta sœur savait ce qu'elle voulait. Au retour de Dorval, votre père avait gardé le silence dans l'auto. Ce ne serait qu'en tirant le frein à main devant la maison qu'il se tournerait vers elle : « Alors ? » Elle avait répondu qu'elle irait étudier en

pharmacologie. À son entrée au baccalauréat, elle aurait vingt-deux ans.

À la fin de vos stages, tes colocataires sont parties. Une école du Plateau t'a embauchée comme enseignante d'une classe de première année. Cela t'allait ; tu préférerais les petits. À eux, tu pouvais tout apprendre : lire, écrire, compter. Plus tard, ils se souviendraient de toi comme de leur première maîtresse. Pour pouvoir te rendre à l'école en bicyclette, tu as gardé ton cinq et demi. Tu quitterais tes planchers pas au niveau le jour où tu annoncerais la venue d'un bébé. Dans la petite pièce, tu as rangé ton vélo. Pour le reste, ton père et toi avez plâtré les trous et peint les murs en blanc. Tu avais vingt-quatre ans.

Tu avais connu quelques garçons. *Des bons gars*, on disait. De ceux qui font leur possible pour voir leur blonde sourire. À l'heure de manger, on leur donnait toujours la part du lion. Tu n'avais rien à leur reprocher, mais aucune de ces histoires n'avait duré. Il y avait longtemps que tu étais célibataire. Si longtemps que tu te prenais à rêver quand tu entendais des chansons d'amour à l'épicerie. Venue acheter une boîte de céréales, tu en profitais pour jeter un coup d'œil à l'allée des surgelés dans l'espoir d'y rencontrer l'homme de ta vie. Il n'était jamais là. Mais un jour, chantais-tu, un jour ton prince viendra.

Tu avais vingt-six ans quand ta sœur a cru de son devoir de forcer le destin. Tu t'ennuyais tellement que tu parlais de refaire ta vie à Londres. Ou à Paris.

C'était une autre de tes histoires, avait-elle présumé. Voir si tu quitterais Montréal. Le jour où tu as évoqué un échange avec une enseignante en France, elle a cillé des yeux avant de reprendre une gorgée de thé. Le plan était concret. À moins d'une histoire d'amour, tu t'en irais.

Mais Montréal cachait sûrement un homme de bonne volonté. Trois jours plus tard, Maité était sur le coup. Justement, dirait-elle à ta sœur. Elle connaissait un Français qui était à *la recherche*. Tout indiquait qu'il s'établissait au Québec pour de bon. Il avait trente-cinq ans.

C'est alors que l'histoire a commencé.

I

PRINTEMPS

Car le temps de l'amour  
C'est long et c'est court  
Ça dure toujours  
On s'en souvient

FRANÇOISE HARDY

## LE PRINTEMPS DE TRÈS PRÈS

Quand tu l'as vu pour la première fois, tu savais que vous seriez de connivence. Quelque chose dans son regard semblait te chercher sans le savoir. Il parlait, butinait, en posant, là, un bras, quand il passait trop vite. Dans sa maille d'été au col élimé, tu pensais qu'il avait un drôle d'air, des joues d'os et des yeux tristes, jusqu'à ce qu'il te voie. Alors il s'est arrêté de parler pour lever son menton vers toi. Ta sœur dirait qu'il t'avait attirée avec son sourire de Français.

Tu étais allée à la fête sans envie. Tu aurais préféré te caler dans le creux du divan en buvant un verre de whisky à l'érable, mais ta sœur refusait ta mélancolie.

— On s'amuse jamais autant que lorsqu'on veut pas.

— Mais j'ai rien à me mettre...

— Ta robe fonctionne encore !

À la rue, tu montrais ta robe couleur du ciel. Le rose était passé sans que cela n'empêche les vieux de

s'émouvoir. Comme tu allais, ils se tournaient vers toi quand tu gardais la tête penchée vers ton cœur. Lorsqu'ils ne voyaient plus que tes bottes d'écolière et ta laine, ils soupiraient avant de t'oublier.

Dans la rue, on entendait le murmure d'un couple se berçant derrière le fer forgé du garde. Le bruit, le clapotis des conversations douces. Une automobile passer. Et tes talons claquer sur l'asphalte encore humide. Autour, les maisons défilaient de toutes les couleurs. La brique était pimpante, serin, crème ou bleu nuit. Il n'y avait encore rien aux arbres, mais les tulipes pointaient. Malgré toi, tu étais touchée par ce mélange de soleil et de neige qui fondait.

La grille de la cour avait été laissée ouverte. Tu avançais sous l'arc de la porte cochère en passant les doigts sur la peinture écaillée. On apercevait un peu à l'écart la baignoire à pattes remplie de bouteilles. Posés sur le sol, des lampions et des cierges illuminaient la cour. Le barbecue fumait. La viande s'empilait. Deux poules couraient avec les enfants. Jeff occupé à griller les saucisses, Maité s'est levée en te tendant les bras.

Elle avait les membres comme des lianes et les cheveux coupés à la manière des elfes. Elle se vêtait toujours comme si c'était l'entre-saison. Elle chantait un français tout à fait poli qu'elle mâtinait de joul. À Montréal, elle pratiquait le droit ou tenait une agence. Personne ne savait. Pas même ta sœur, qui savait tout. Elle s'était entichée de Jeff, sans que vous compre-

niez pourquoi. Comme ami, vous l'adoriez, mais Jeff n'était pas présentable. Déjà qu'il ne parlait pas, il avait adopté des lubies de vieux garçon. Dans sa cave, qu'il avait rénovée exprès, il faisait pousser des semis qu'il destinait à son projet de ferme urbaine. Depuis qu'il était avec Maité, c'était la Petite France mont-réalaise qu'il recevait chez lui : ingénieurs, commerciaux, directeurs de festival. Une petite société d'expatriés que Maité trouvait aux quatre coins de la ville comme des chiens perdus ou des coquillages dont elle ferait collection. Jeff se plaisait seul, mais Maité aimait la fête et le vin bu. Parler, crier, rire, s'offusquer et briller avec une générosité telle qu'elle restait entourée. Mais, quand elle te voyait, c'était subit, un réflexe, tu étais son cœur et sa beauté.

— Christophe !

Au fond de la cour, il s'entretenait avec un couple de jeunes parents. Il avait des yeux trop bleus et un visage aiguisé. Il portait ses cheveux un peu longs, cette coupe bon garçon qui sied bien aux Français, un veston marine, une chemise gris perle et une cravate dans les tons de bronze. Il avait l'œil mélancolique et ce piquant dans le sourire qui faisait qu'on voulait le connaître. Et tu l'as aimé pour cela. Tu l'aimerais dès le moment où il poserait sur toi ses yeux de chien-loup.

— Mais Christophe, enfin !

À l'impatience de Maité, il s'est arrêté de parler et son ironie douce a fondu sur le coup. Tu as sorti ton

sourire des grands jours. Devant lui, ta vie s'est effacée comme devant l'évidence. Tu as oublié ton regret et les moments où tu avais pensé : « Plus jamais. » Peu importe ce qu'il te demanderait, tu saurais quoi répondre. Oui, rester. Oui, partir. Oui, le lit. Avec lui, c'était oui.

En feignant l'insouciance, Maité a saisi ta main pour te donner la sienne, échangeant vos prénoms et vous abandonnant, les mains emmêlées. Figés l'un devant l'autre, maladroits, vous vous êtes excusés de reprendre vos mains avant de vous faire la bise. Il a répété ton prénom en insistant sur le *i* quand les Québécois s'attardent sur le *a*. À l'accent et à sa chemise oxford, tu comprenais qu'il n'était pas d'ici. Il t'a répondu qu'il était, oui, Français, et ingénieur aussi.

— Et toi ?

— Moi ? Je suis plutôt ingénue.

— T'as fait les grandes écoles pour ça ?

Tu l'as regardé, l'arête de son nez et ses cils trop blonds. Tu l'as écouté, ses modulations, et tu as connu une joie comme il n'y en aurait plus. Tu as été d'autant plus charmée que tu ne l'avais pas voulue, cette soirée. Et maintenant tu sentais l'ivresse de lui parler. Un temps sans mot, le mousseux aidant, tu as baissé ton regard vers ta flûte avant qu'il ne s'aperçoive qu'il ne te restait qu'une goutte à boire. Il s'est excusé pour te revenir avec le vin blanc qu'il fallait.

Vous vous êtes parlé, détachés. Tu regardais sur le côté quand des amis ont reflué sur vous. Christophe

s'enquérât à droite, à gauche ; il affectait de te parler comme à d'autres, mais son regard s'arrêtait longtemps d'un peu trop près. Et plus tu t'exclamais, plus il plaisantait, plus tu pétillais jusqu'à fléchir vers lui.

Les gens autour de vous savaient que la suite vous appartiendrait.